
vibrations COLLECTOR
CLAUDE FRANÇOIS
100
PHOTOS RARES
ET INÉDITES
BLACK IS BEAUTIFUL
CLAUDE FRANÇOIS
ET LES MUSIQUES NOIRES
IL Y A 50 ANS,
ELLES ÉTAIENT
BELLES, BELLES, BELLES
LE CULTE CLOCLO
L'AVENTURE PODIUM
LA DÉFERLANTE DISCO
CLAUDE FRANÇOIS ET LES FEMMES
LA MORT DE L'IDOLE
VIBRATIONSMUSIC.COM
FRANCE METRO : 7,90 C - BEL/LUX : 7,90 C - DOM : 8,60 C - PORT. CONT. : 8,60 C - CAN : 13,50 $ CAD – CH : 12,60 FS - NCAL/S : 1000 CFP - POL/S : 1100 CFP
CONSART SA
L 17581 - 28 - F: 7,90 € - RD

vibrations
COLLECTOR

Rédacteur en chef Pierre-Jean Crittin
Graphisme Shaolin-Design

WWW.VIBRATIONSMUSIC.COM
Responsable éditorial Joël Vacheron
Webmaster Nicolas Potier

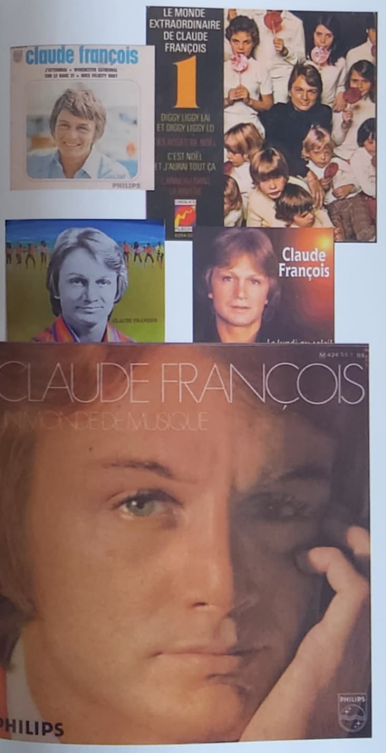
Coordination et fabrication
Nadège Dubus,
nadege.dubus@vibrations.ch
Publicité France Zahia Amghar,
tél: +33 9 70 44 50 18 / +33 6 65 63 90 44,
zahia@vibrations.ch
Publicité Suisse Eichstrasse 25,
CH-8045 Zürich, Nico Keramaris,
tél : +41 4 42 50 50 20
fax : +41 4 42 05 50 21
keramaris@mediabox.ch

Service des ventes
Pagure Presse 12 place Henri Bergson 75008 Paris
Tel : 01 44 69 82 82- pagure@wanadoo.fr
Diffusion : MLP
Imprimeur GRAFICAS JOMAGAR, C/Moraleja de Enmedio,
N°16 - Poligono Industrial,
N°1 - 28938 Mostoles (Espagne)
Service abonnement Consart,
34 Boulevard des Italiens, 75009 Paris,
abo@vibrationsmusic.com

Vibrations Collector
est édité par Consart SA,
société anonyme au capital de 200 000 CHF,
9 av. de Beaulieu, 1004 LAUSANNE
tél : + 41 21 311 77 22
fax : + 41 21 311 77 17
E-mail : info@vibrations.ch
N°CPPAP 0511N08295N°ISSN 1022-873 X
Directeur de Publication
Pierre-Jean Crittin
Directeurs Généraux
Pierre-Jean Crittin et Franck Fatalot

Crédits photos
Couverture: Leonard de Raemy/Sygma/Corbis.
6-7: Carl Mydans/Time Life Pictures/Getty Images. 8-9: DR. 10: R. McPhedran/Express/Getty Images, D.R. 11: Rancurel/Dalle. 12: Rue des Archives/AGIP. 13: Rue des Archives/AGIP. 14-15: Roger Viollet/Getty Images. 16-17: Rancurel/Dalle. 19: Roger Viollet/Getty Images. 21: Rue des Archives/AGIP. 23-25: Rue des Archives/AGIP. 26-27: Pierre Fournier/Sygma/Corbis. 28-29: Gamma-Keystone/Getty Images. 30: Reporters Associés/Gamma-Rapho/Getty Images. 31: Dezo Hoffmann/Rex Features, Rue des Archives/AGIP. 32-33: Rue des Archives/AGIP. 34-37: Lipnitzki/Roger Viollet/Getty Images. 38: D.R, Rue des Archives/AGIP. 39: K & K Ulf Kruger OHG/Redferns/Getty Images. 40: Rue des Archives/AGIP, Ginies/Sipa/Dukas, Reporters Associés/Gamma-Rapho/Getty Images. Gamma-Keystone/Getty Images. 41: Rue des Archives/AGIP. 42-43: Laurent Maous/Gamma/Getty Image. 45: Noyau. 46: Rue des Archives/AGIP. 47: Houpline/Sipa/Dukas. 48: Rancurel/Dalle, Rue des Archives/AGIP. 49: Gamma-Keystone/Getty Images. 50: Andre SAS/GAMMA Gamma-Rapho/Getty Images. 51: Gamma-Keystone/Getty Images. 52-53: Rue des Archives/AGIP, Giovanni Coruzzi/Rue des Archives. 54: Jean-Pierre Couderc/Roger-Viollet. 55: Bebert Bruno/Sipa/Dukas. 56: D.R, Rue des Archives/AGIP, Gamma-Keystone/Getty Images, Rue des Archives/AGIP, Gamma-Keystone/Getty Images, Roger Viollet/Getty Images. 57: Deville Christian/Sipa/Dukas, Giovanni Coruzzi/Rue des Archives, P. Ullman/Roger Viollet/Getty Images, Rue des Archives/AGIP, Rue des Archives/AGIP, Serge Benhamou/Gamma-Rapho/Getty Images. 58: Gilbert Uzan/Gamma-Rapho/Getty Images, Rue des Archives/AGIP. 59: Bascop/Dalle. 61: Leonard de Raemy/Sygma/Corbis. 63: Lido/Sipa/Dukas. 64: James Andanson/Sygma/Corbis. 65: Ginies/Sipa/Dukas. 66: Alain Dejean/Sygma/Corbis. 67: Noyau. 68: Rouget/Dalle. 69: JP Laffont/Sygma/Corbis. 70-73: James Andanson/Sygma/Corbis. 75: JP Laffont/Sygma/Corbis. 76-77: Rue des Archives/AGIP. 78: Roger Viollet/Getty Images. 79: Mike Hollist/Daily Mail/Rex Features, Pelletan/Sipa/Dukas. 80-81: James Andanson/Sygma/Corbis. 82 : Apesteguy/Sipa/Dukas.





ÉDITO

PAR PIERRE-JEAN CRITTIN

Le 11 mars 1978, Claude François disparaît en pleine gloire, au moment même où « Alexandrie Alexandra » et « Magnolia For Ever » caracolent en tête des hit-parades. Des millions de Français sont abasourdis par cette nouvelle et ses funérailles sont dignes de celles d'un Président de la République. Au fil des années, tout semble avoir été dit, fait à propos de Claude François. Il n'était ni Ferré, ni Brassens, ni Gainsbourg, chanteurs à « caution culturelle », mais il était l'artiste populaire par excellence. D'ailleurs, aujourd'hui encore, ses chansons se fredonnent par toutes les générations. Au total, 61 millions de disques ont été vendus dont 26 millions depuis sa mort. Il est le co-compositeur de « Comme d'habitude », chanté en anglais par Frank Sinatra, Elvis Presley et Sid Vicious sous le nom de « My Way ». Trente-quatre ans après sa disparition, Claude François est toujours vivant dans les esprits. *Cloclo*, le film réalisé par Florent Emilio Siri, avec l'acteur Jérémie Rénier dans le rôle du chanteur, est promis à un beau succès. En 2004 déjà, *Podium*, avec Benoît Poelvoorde, avait relancé le culte. Claude François, un rêve français ?



1953 Suez, vue sur le canal et la ville.





Claude François et son père.



Avec sa mère.

LES PREMIÈRES ANNÉES
UNE ENFANCE DANS LES COLONIES

Né d'un père contrôleur de la circulation maritime sur le canal de Suez et d'une mère originaire de Calabre, Claude Adolphe Marie François, frère cadet de Marie-José, voit le jour le 1er février 1939 à Ismaïlia, au nord-est de l'Égypte. Loin du fracas de la guerre, l'enfant vit ses premières années dans le cadre luxueux d'une villa bourgeoise. Néanmoins, celle-ci sera détruite par un bombardement qui obligera la famille à s'installer chez la grand-mère du petit Claude. Enfant espiègle à l'esprit vif et au caractère volontiers frondeur, Claude François découvre la rigueur de l'internat dans les murs de l'institution religieuse des Frères de Ploërmel. Il y apprend la discipline, un domaine dans lequel il excellera quelques années plus tard. C'est à cette époque qu'il effectue également son apprentissage musical : d'abord le violon, qui l'ennuie passablement, puis, à sa grande satisfaction, les percussions grâce aux *taraboucas*, des petits tambours faits d'une jarre en terre cuite et d'une peau de mouton tendue. Son brevet en poche à l'âge de 15 ans, Claude François entre au Lycée du Caire. Le soir, il loge chez une femme âgée d'origine italienne, dont la maison se situe à quelques pas de la station Radio Le Caire. Par l'intermédiaire d'une amie, Claude découvre les disques importés d'Europe et des États-Unis. Fasciné par le rhythm'n'blues et le rock naissant, il se lance à son tour dans l'aventure avec la création de son premier groupe. Il décroche bientôt la première partie du bac, mais pas la deuxième. De fait, c'est l'Histoire qui l'empêchera d'obtenir le précieux diplôme : en 1956, le président Nasser décide de nationaliser le canal de Suez et de renvoyer tous les colons. Contrainte de quitter l'Égypte, la famille retourne en France. Un déchirement pour les François. « Être obligé de quitter son pays natal pour des raisons qui, lorsque vous êtes adolescent, vous sont extérieures, est très difficile », racontera Claude. « Pourtant, déracinés, nous sommes partis d'Égypte laissant tout derrière nous. Dans le bateau qui nous emmenait au Havre, je sentis mon cœur se déchirer lentement. Je quittais l'insouciance, la facilité, et surtout, l'adolescence. Afin que la traversée soit moins pénible, je tentais de m'intéresser à tout ce qui se passait autour de moi. À mes côtés, ma mère regardait au loin l'horizon dont nous nous éloignions. Dans ses yeux, je voyais l'Égypte et les regrets. » Après un court séjour parisien, la famille s'installe à Monte-Carlo. Désormais chef de famille virtuel depuis la dépression dont son père est victime, Claude François passe ses journées derrière le guichet d'une banque. Mais le virus de la musique va bientôt le rattraper…

Claude François à 18 mois.



19 novembre 1963
Dans sa loge.

DES DÉBUTS EN FANFARE
LA PÉRIODE TROPÉZIENNE

Dès son arrivée à Marseille, l'adolescent encore marqué par les rythmes chauds de son Égypte natale qu'il vient de quitter apprend le piano, le violon et la batterie. Il trouve une place de batteur dans un orchestre de quartet de jazz à Monte-Carlo (celui de l'excellent trompettiste Aimé Barelli et ses Swinging Melodies), place que son père refusera tout d'abord car celui-ci souhaitait que son fils soit comptable. On le trouve derrière ses fûts, aux percussions, et parfois même sur la batterie ! Claude fait le show, bien décidé à se faire remarquer par un de ces producteurs de passage dans la Riviera. C'est à l'hiver 1960 qu'il arrive à Paris sur les conseils de Brigitte Bardot et de Sacha Distel en compagnie du mannequin anglais Janet Woolcoot qu'il a épousé le 5 novembre 1960 à Monaco. Sept ans plus tard, le couple divorcera (Janet le quitte au printemps 1962 pour Gilbert Bécaud qu'elle avait rencontré à l'Olympia non sans avoir accouché d'une fille, Jennifer). Mais l'année 1961 commence dans la peine et la douleur : en mars, son père Aimé décède d'une maladie des poumons, se laissant mourir, persuadé que la France l'a abandonné…



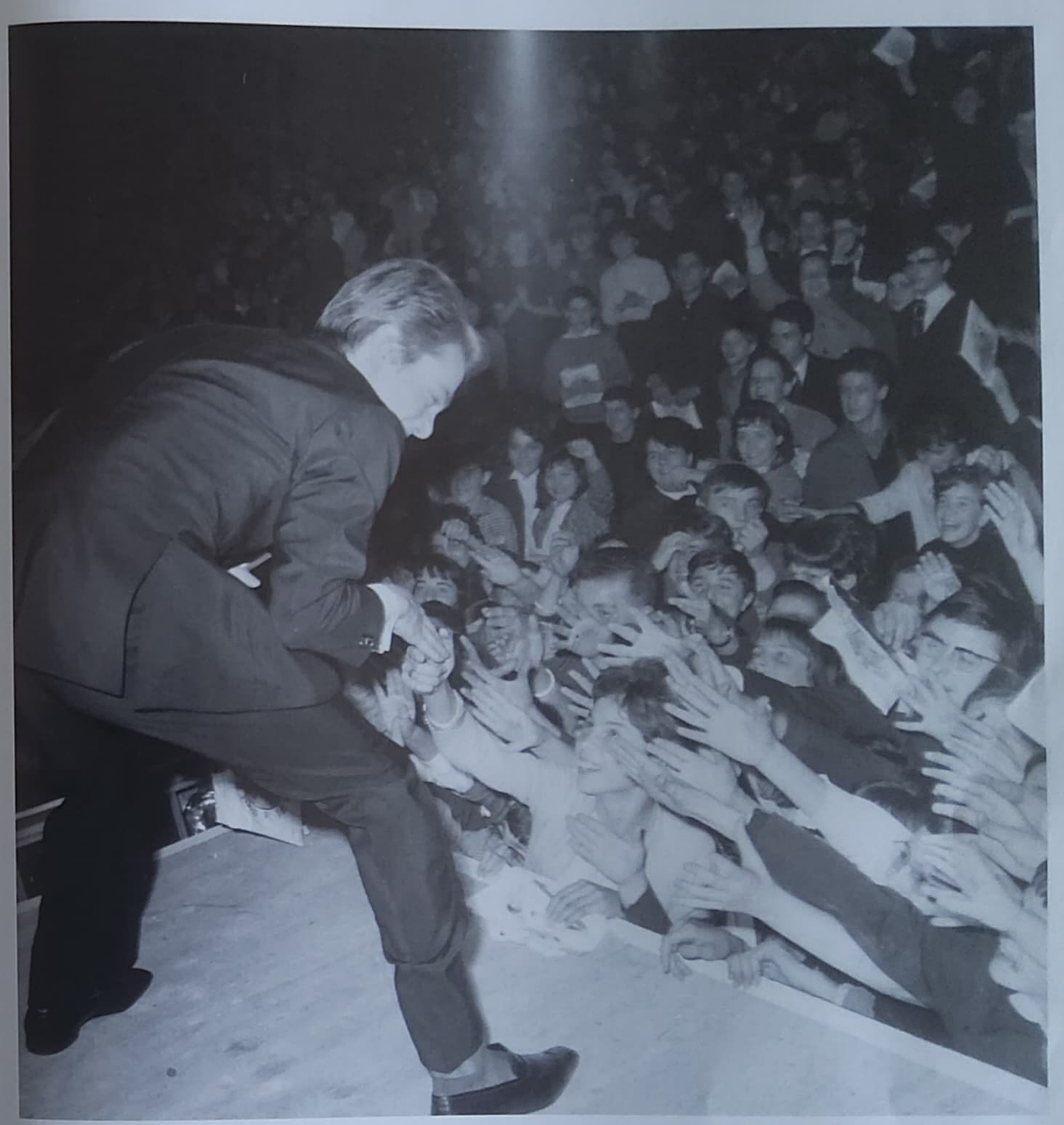
Aimé Barelli avec Boris Vian. Claude François fit partie de l'orchestre du trompettiste à la fin des années 50.



1963 En heureux acquéreur d'un coupé Mercedes.



27 mai 1963 Claude François reçoit une couronne pour son "prix des Vérités de Paris" avec Orlando, Claude Rollet, Lucie Feyrer et Robert Manuel.



21 novembre 1963 En concert au Palais des Sports à Paris.



1963
Johnny Hallyday, Claude François et à droite, Lee Hallyday au Club Saint-Hilaire à Paris.

BLACK IS BEAU-TIFUL

PASSIONNÉ DE MUSIQUES NOIRES, LE CHANTEUR AURA TRANSMIS AU PUBLIC FRANÇAIS LE GOÛT POUR LA SOUL MUSIC DE TAMLA MOTOWN

PAR PASCAL BUSSY

L'une des plus anciennes photographies de Claude François le montre allongé à plat ventre sur un lit, le menton appuyé sur la main gauche et un stylo dans la droite, en train d'écrire sur un bloc-notes – le travail, déjà... À côté de lui, un électrophone sur lequel trône un disque vinyle. Et tout autour, des disques éparpillés qui dénotent une écoute Et tout autour, des disques éparpillés qui dénotent une écoute très large des musiques qui sont en train



d'émerger de l'autre côté de l'Atlantique. Des musiques blanches, avec le premier 33 tours de Joan Baez chez Vanguard et un single Warner Bros. des Everly Brothers, « Walk Right Back ». Mais surtout beaucoup de musiques noires : un 45 tours de Nat King Cole (« Midnight Flyer / Sweet Bird Of Youth », Capitol, 1959), un album (non identifié) de Ray Charles, un autre de Dinah Washington (*September In The Rain* chez Mercury), et deux LPs du label Riverside, le *In Person* de Bobby Timmons, enregistré « live » au Village Vanguard de New York et produit par Orrin Keepnews, et le *Bags Meets Wes !* de Milt Jackson et Wes Montgomery.

Tous ces disques étant parus en 1960 et 1961 et la photo permettant aussi de voir la pochette du premier « vrai » 45 tours de Claude François, le fameux « Belles ! Belles Belles ! » paru sur Fontana en octobre 1962, le document peut donc facilement se dater de la fin de cette même année 62.

À L'AUBE DE CES SIXTIES FERTILES qui vont voir en France l'explosion de la vague « yéyé » dont il sera l'un des acteurs majeurs, Claude François est donc un dévoreur de disques attiré par le talent des grandes voix américaines ; il aime l'art de Nat King Cole qui s'avère le plus grand des crooners sensuels, il apprécie le swing majestueux d'une Dinah Washington, il découvre avec passion la nouvelle musique que Ray Charles est en train de forger entre blues, soul, rock'n'roll et rhythm'n'blues... Mais il sait aussi apprécier les grands crus jazz de l'époque, et non des moindres : Bobby Timmons dans l'une de ses plus belles sessions en public, avec Albert « Tootie » Heath à la batterie et Ron Carter à la contrebasse, et la rencontre du vibraphone du classieux Milt Jackson et du génie de la guitare Wes Montgomery, soutenus par Wynton Kelly (piano), Philly Joe Jones (batterie) et Sam Jones (contrebasse).

Cette ébullition rythmique lui parle, elle lui rappelle ses débuts de musicien professionnel, quand, une fois sa famille installée près de Nice et après avoir pris des cours de violon et de piano, il s'était vite intéressé aux instruments de percussion, aimant leur côté dansant et festif, et était devenu batteur autodidacte, obtenant ses premiers cachets dans les orchestres des grands hôtels de la côte, et se produisant régulièrement dans des clubs et des boîtes de nuit à Monaco et à Juan les Pins.

Batteur et rythmicien dans l'âme (il lui arrivera souvent de se lancer dans des solos de batterie sur scène pendant ses concerts), on le retrouve batteur à la fin de 1961 au moment de son installation à Paris, quand il rejoint les Gamblers, l'orchestre du guitariste Olivier Despax, avant de se lancer dans sa carrière solo. De ces premières expériences jusqu'à sa période disco dont il annexera les pulsations exubérantes, le fil rouge de toute sa production est le rythme.

La filiation avec le jazz est donc logique. Albert « Tootie » Heath et Philly Joe Jones sont des aristocrates du tempo, de la syncope et du contretemps, et Claude François jeune batteur les a écoutés eux et d'autres dans sa jeunesse. Peu de temps après, c'est avec une grande intelligence qu'il choisira ses musiciens, comme le pianiste René Urtreger qui rejoint son orchestre en 1964, encore auréolé de sa participation à la B.O. d'*Ascenseur pour l'échafaud* aux côtés de Miles Davis quelques années plus tôt. Pour clore ce chapitre, rappelons que Claude François chantera en 1975 « Un nuage dans le soleil » sur la musique du thème « Misty » d'Erroll Garner, et que le saxophoniste Barney Wilen reprendra « Comme d'habitude » dans son *French Ballads* de 1987, preuve que le jazz et la musique « populaire » n'en finissent pas de s'inspirer l'un et l'autre – il est vrai que Coltrane l'avait prouvé lui aussi dès 1961 avec *My Favorite Things*...

En examinant attentivement la construction du répertoire de Claude François, soit plus de quatre cents titres enregistrés, on s'aperçoit que, s'il a très peu lui-même écrit et composé, les créations françaises ne représentent qu'environ un quart de toute sa production. Par contre, il avait mis au point un système



1963 Avec Harold Nicholas et Claude Nougaro au club Saint-Hilaire, à Paris.

quasi scientifique d'adaptation de chansons étrangères, essentiellement anglaises et américaines. Et parmi celles-ci, celles qui sont issues des musiques noires sont particulièrement bien choisies. Claude François se tient au courant des classements internationaux, il surveille les hit-parades, se fait envoyer des disques et en achète ; il s'est même fait installer une antenne spéciale sur le toit de ses bureaux près de la porte de Saint-Cloud à Paris pour capter plus facilement les radios britanniques, écouter les chansons qui fonctionnent outre Manche pour pouvoir en acquérir les droits avant ses concurrents…

C'est ainsi que, à côté des Everly Brothers (le décisif « Belles ! Belles ! Belles ! »), Pete Seeger (« Si j'avais un marteau ») et les Beatles (« Des bises de moi pour toi » et « Laisse-moi tenir ta main »), et sans oublier non plus Sonny & Cher, Tom Paxton et Burt Bacharach (et il y aura aussi les Byrds, les Herman's Hermits, Janis Ian, Jim Capaldi, l'Electric Light Orchestra, Cat Stevens, Creedence Clearwater Revival, Paco de Lucia, Carole King et Phil Spector !), Claude François se passionne pour les crooners américains et les groupes de rhythm'n'blues et de soul. Avide de la transe que ces musiques portent en elle, il admire leurs sections rythmiques impeccables, leurs batteries de cuivres, les chœurs hérités du gospel qui soulignent la ligne vocale principale. Il écoute Wilson Pickett, Otis Redding, James Brown, Aretha Franklin, et tous les autres.

À cet égard, il est intéressant d'écouter ses premiers enregistrements de radio du début des années soixante, notamment pour Europe n° 1 ; il est entouré d'un groupe très compact où certains instruments inhabituels dans la « variété » de l'époque se distinguent : le piano électrique, l'orgue, une flûte, des cuivres : on est en plein dans cet univers de show de black music. N'oublions pas qu'il y a un solo de saxophone tout à fait honorable au milieu de « Belles ! Belles ! Belles ! »

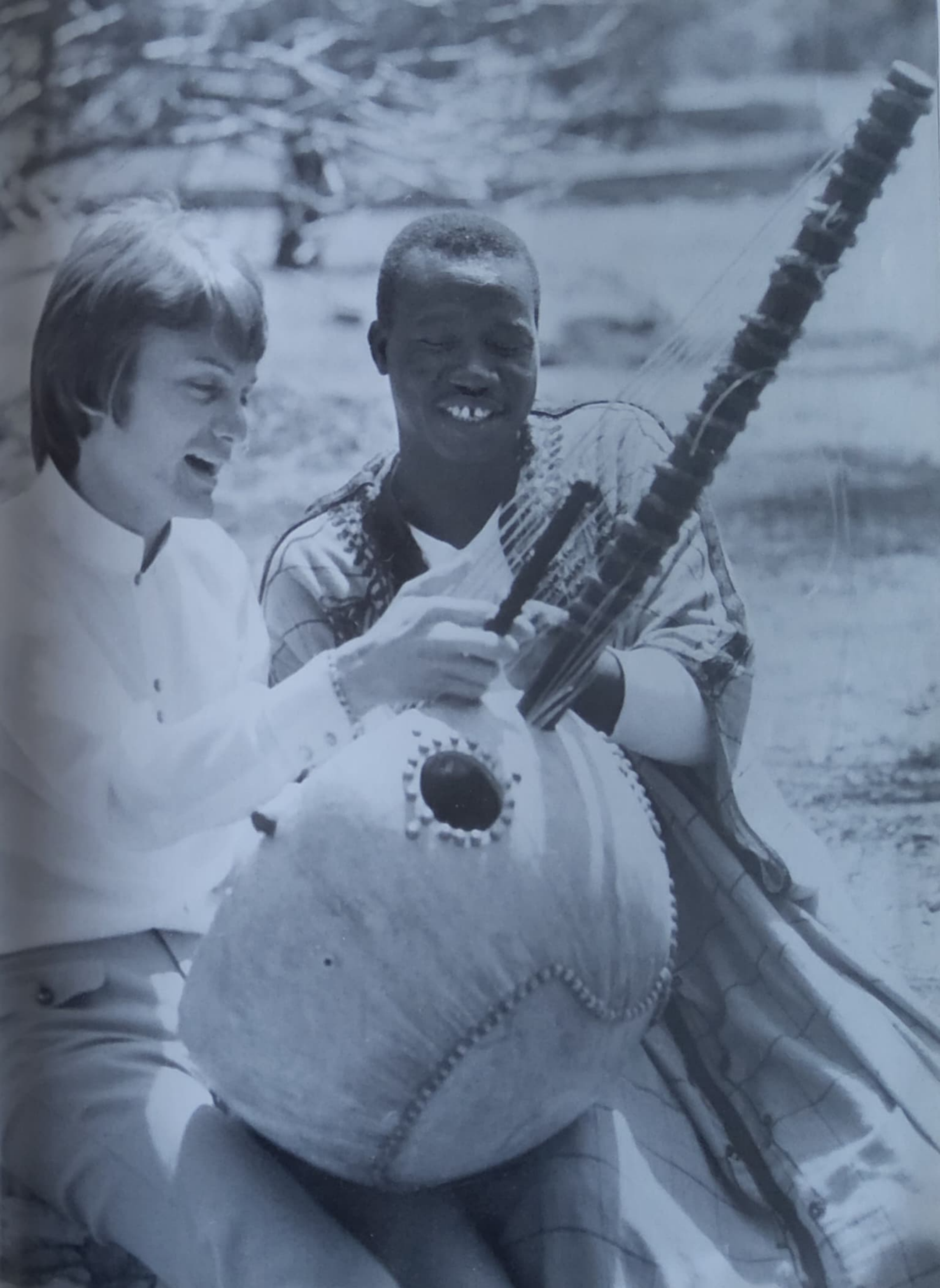
19 avril 1968
Lors d'un séjour au Gabon.

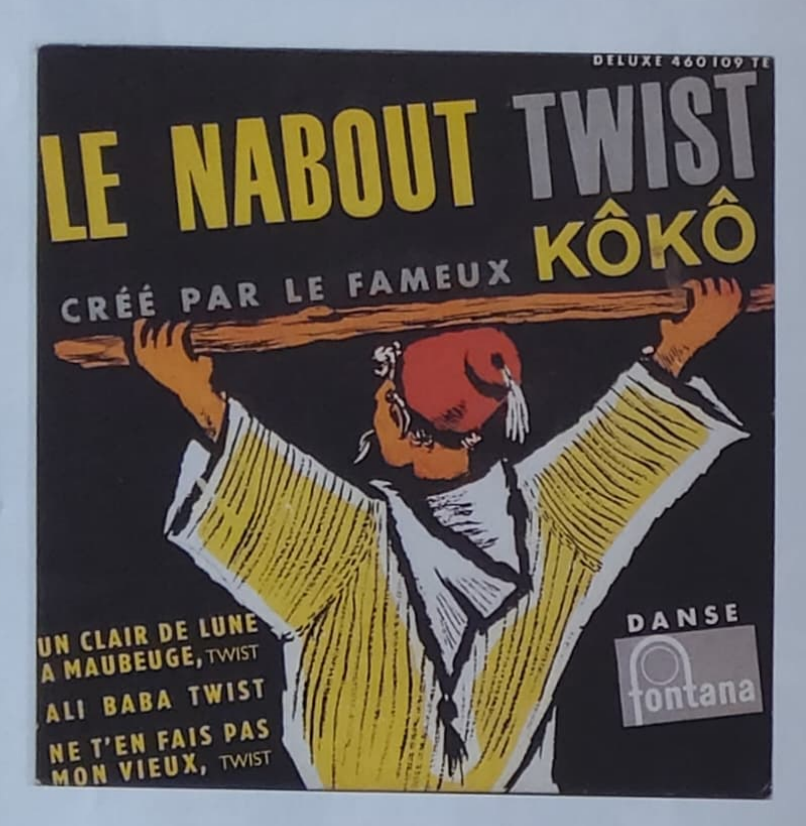
Le label Tamla Motown, à Détroit, le captive tout particulièrement. Musicalement bien sûr, mais aussi par son organisation, son côté « usine à tubes », et ce sens de la mise en scène que revendiquent ses dirigeants, Berry Gordy en tête, et qui en fait l'un des fleurons de la société américaine de l'« entertainment ». En écoutant et en regardant les groupes de chez Tamla, Claude François importe en France le concept des danseuses, avec les Claudettes qui l'entourent dès 1966, puis des choristes avec les Fléchettes, à partir de 1968. Il copie aussi, pour faire monter la tension à la fin de ses concerts, l'idée du « medley » pendant lequel les vedettes terminent un show en enchaînant plusieurs tubes d'affilée sur un rythme infernal…

SON APPROPRIATION DE QUELQUES grands thèmes de la black music héroïque à partir du milieu des années soixante constitue un modèle du genre. En 1966, « Reach Out I'll Be There » des Four Tops, signé Holland / Dozier / Holland, devient « J'attendrai », l'année suivante « Baby I Need Your Lovin' » toujours des Four Tops se mue en « Car… tout le monde a besoin d'amour », puis suivent dans ce même millésime deux reprises de Stevie Wonder, « N'est-ce pas étrange ? » et « Rien rien rien » (« Loving You Is Sweeter » et « I Was Made To Love Her »), une de Marvin Gaye, « Il faut être deux » (« It Takes Two ») et une de Smokey Robinson, « Ma fille » (« My Guy »). En 1968, Claude François convoque Wilson Pickett pour « Déborah » (« Deborah »), en 1969 il fait appel à Joe Tex pour « Cherche » (« Show Me »), à Eddy Grant pour « Vivre que c'est bon » (« Viva Bobby Joe »), morceaux du second rayon il faut l'avouer, avant de revenir au début des années soixante-dix à la mine d'or Tamla Motown.
En 1971, « C'est la même chanson » (« Same Old Song »), « Bernadette » (« Bernadette ») et « Réveille-moi » (« Shake Me, Wake Me ») vont puiser à nouveau chez les Four Tops, et Claude François réussit un de ses fantasmes, puisque ces trois titres sont enregistrés dans les studios Tamla de Détroit, juste après une tournée au Québec, pendant une session qui se déroule sous la houlette de Henry Cosby, le saxophoniste arrangeur membre du Motown Studio Band… Ce moment fort sonne comme un écho à la rencontre, sur un plateau de télévision parisien quelque temps plus tôt, entre Claude François et Diana Ross & The Supremes, pour un « J'attendrai / Reach Out I'll Be There » survolté, ou les déhanchements du Français se mariaient plutôt pas mal à la danse des trois Américaines !

Le restant des années soixante-dix sera l'occasion pour Claude François de payer son tribut à deux grands Jamaïquains, Jimmy Cliff (« Le monde est grand, les gens sont beaux » adapté de « Beautiful World, Beautiful People ») et Bob Marley (« Rubis » adapté de « Guava Jelly »), de confirmer sa complicité avec les Four Tops (« L'amour c'est comme ça » d'après « I Can't Help Myself »), avec Diana Ross avec « Stop au nom de l'amour » (« Stop In The Name Of Love »), « Une fille et des fleurs » (« You Can't Hurry Love ») et « Mais c'est différent déjà » (« You Keep Me Hangin' On »), de se frotter à la soul de Philadelphie avec les Stylistics (« Tu es tout pour moi » d'après « You Are Everything »), et d'ajouter à son tableau de chasse black music Sam Cooke (« La vie d'un homme » adapté de « Almost Saturday Night ») et le méconnu Johnny Nash (« Toi et le soleil » d'après « I Can Clearly See Now »). Enfin, le gros son funk des Spinners le titillera quand il reprendra « I'll Be Around » qui deviendra « Soudain il ne reste qu'une chanson », annonçant à sa manière son tube éternel « Alexandrie Alexandra » que certains connaisseurs voient descendre en ligne directe du « Going Back To My Roots » popularisé par le grand Richie Havens…

En s'adressant à Ray Charles et James Brown dans sa chanson « Je voudrais être Noir », Nino Ferrer leur avouait qu'il faisait « de son mieux pour chanter comme eux » mais qu'il n'y arrivait pas… Claude François, lui, a probablement mieux assumé sa différence, et par son audace et sa curiosité il a été pour beaucoup de ses fans une porte d'entrée respectueuse et grande ouverte vers les musiques noires américaines. Qu'il en soit à jamais remercié. ★



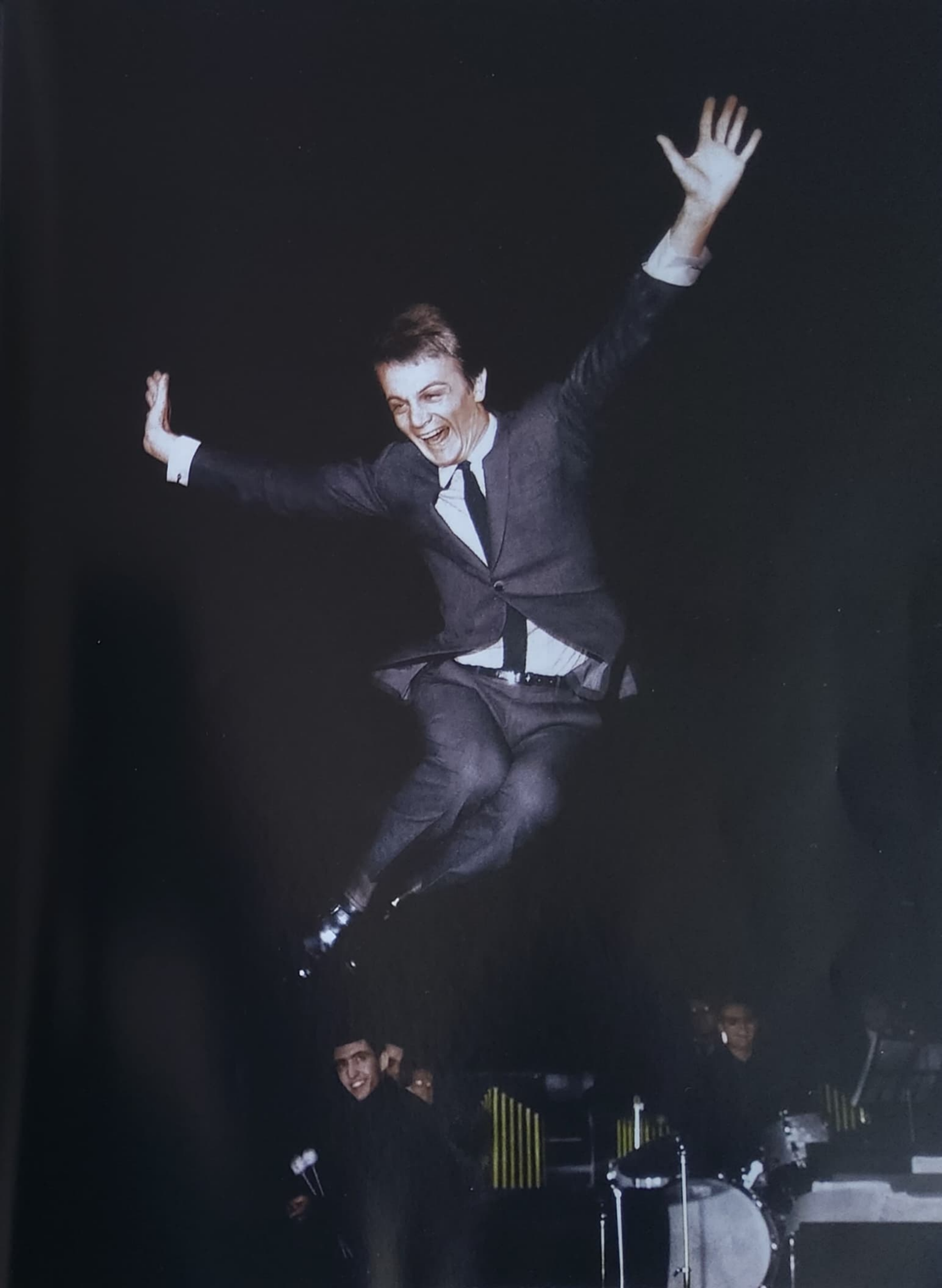


Chanté en arabe par le chanteur appellé, à l'époque, Kôkô, « Nabout Twist » devra être réenregistré en français pour passer en radio.

EN ROUTE POUR LA GLOIRE
DE KÔKÔ À CLOCLO

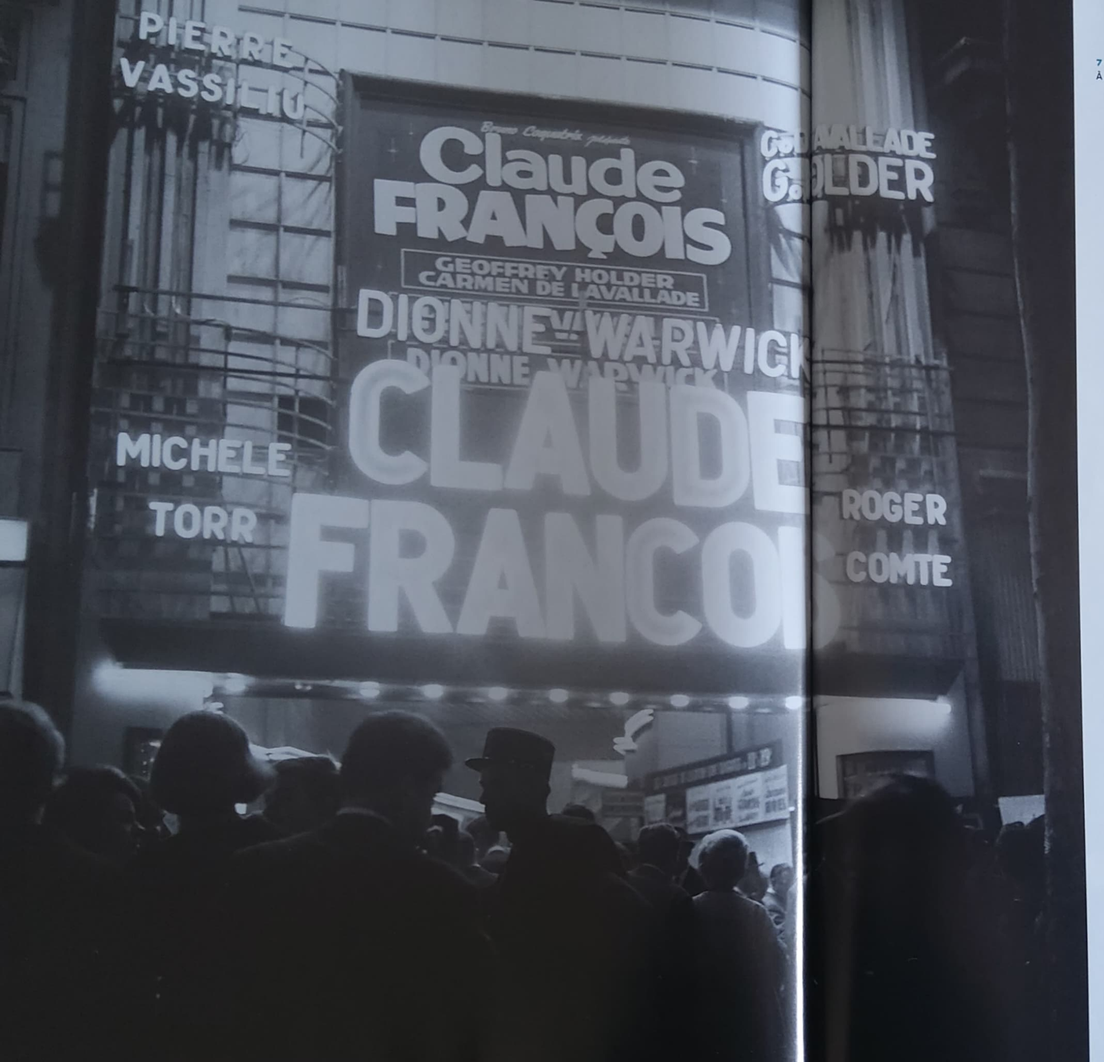
Au cours de l'été 1961, Claude François et son épouse, la danseuse Janet Wolcott, débarquent à Paris afin de se faire une place au soleil après les premières tentatives Tropéziennes. Claude intègre peu de temps après Les Gamblers, un orchestre qui lui permet de joindre les deux bouts en attendant mieux. Sous l'impulsion du producteur Jerry Van Rooyen, il empoche enfin une audition le 16 septembre pour le compte des disques Fontana. Victoire ! Le « Nabout Twist », un 45-tours publié sous le pseudonyme de Kôkô, voit le jour en deux versions : une en Français avec Nicole Croisille aux chœurs, et une autre chantée en Arabe. Un semi-échec commercial sanctionne cette première expérience au moment où le mariage avec Janet touche à sa fin. Mais la détermination sans faille de Claude François l'aide à renouveler son contrat avec Fontana pour cinq ans. Une décision qui sera vite payante : « Belles, belles, belles » décroche la timbale en septembre 1962, bientôt suivi par « Si j'avais un marteau », une reprise du songwriter folk Pete Seeger. Claude François rejoint le cercle fermé des idoles et découvre l'incessant tourbillon des concerts et des galas parrainés par l'institution *Salut les copains*. Il voyage énormément, enregistre en Angleterre et pose le pied pour la première fois aux États-Unis, un pays qui le fascine depuis toujours, en janvier 1965. Le succès et la richesse sont au rendez-vous. Et une nouvelle femme est entrée dans sa vie : France Gall, qui lui inspirera bientôt une des plus célèbres chansons du répertoire mondial.

22 septembre 1964
En répétition sur la scène de l'Olympia.





[illegible]
Avec Claudine Berger, Françoise Hardy et Gabriel Ribes après un concours de twist.



7 décembre 1966
À l'affiche de l'Olympia.

COMME D'HABITUDE... SUR LE CHEMIN DE LA GLOIRE INTERNATIONALE

Quelques notes de piano solitaires, un premier couplet en demi-teinte, puis une déchirante progression harmonique conclue par un bouleversant crescendo symphonique. Quatre minutes et douze secondes de dépit amoureux et de désespoir sentimental absolus. Composée par Jacques Revaux, la chanson initialement intitulée « For Me » est destinée à Hervé Vilard, mais c'est Claude François qui en hérite. Sous la plume du chanteur, celle-ci subit une transformation décisive lors d'un tranquille après-midi à la villa de Dannemois. « Nous étions au bord de ma petite rivière en train de jouer un peu de guitare avec Jacques Revaux et un auteur, Gilles Thibaut », racontait Claude François. « Nous étions tous les trois tranquillement dans notre retraite, là-bas à Dannemois, sous les saules pleureurs. Moi j'étais assez malheureux. J'avais vécu trois ans avec une fille et elle m'avait quitté quelques semaines plus tôt. ». La récente rupture du chanteur avec France Gall sert d'inspiration au récit du quotidien étouffant d'un couple dont l'histoire d'amour touche à sa fin. Gravé en septembre 1967 aux studios Europa Sonor et arrangée par David Whitaker, un habitué des séances de Gainsbourg, « Comme d'habitude » devient un tube instantané. Un succès francophone qui fera ensuite le tour du monde grâce à « My Way », l'adaptation anglaise de Paul Anka. Frank Sinatra, Sid Vicious, Elvis Presley – et même David Bowie qui tentera de l'adapter sans succès, mais accouchera quand même de « Life on Mars » – ont chanté une nouvelle histoire de certitudes et d'autosatisfaction, mais personne n'est parvenu à recréer l'émotion trouble de la version originale.



29 juillet 1966
À Cannes, entouré de fans.



8 décembre 1966 À la première à l'Olympia, avec Charles Trenet.



Vers 1966



6 mars 1968
Au mariage
de Hubert Wayaffe
(animateur radio)
et Corinne Piccoli : Gilbert
Bécaud, Mireille Darc
et Claude François.



Pendant l'été 19[illegible]



30 août 1966 En concert au casino d'Arcachon.



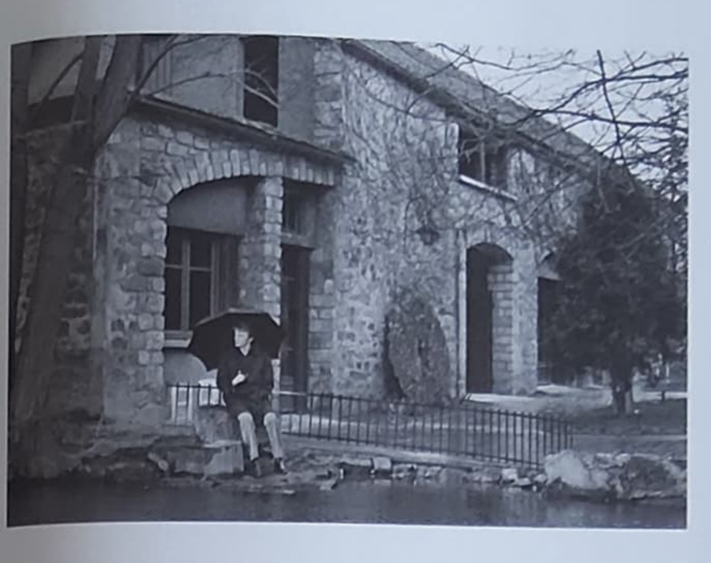
DANS L'OMBRE DU CHANTEUR
GRANDEUR ET DÉSARROI DES CLAUDETTES

Pas facile d'être une Claudette. Parmi la quarantaine de danseuses savamment dévêtues qui ont accompagné le chanteur de 1967 à 1968 sur le modèle de la Revue Motown, peu ont su tirer leur épingle du jeu après la mort du chanteur. La plus médiatique d'entre elles, Ketty, a ouvert un restaurant antillais dans le 13e arrondissement de Paris. Le public vient de partout goûter ses accras de morue ou ses croustades de bananes en se trémoussant sur « Alexandrie, Alexandra » avec la maîtresse de maison. D'autres donnent des cours de danse en province. La plupart se contentent de souvenirs. D'autant qu'elles ne touchent pas un centime sur la diffusion des chansons et images des spectacles auxquels elles ont participé pendant dix ans. En 2010, une vingtaine d'entre elles se sont mobilisées et ont envoyé des lettres d'avocat aux organismes de reversement de droits. Sans succès. Une histoire qui rappelle, *comme d'habitude*, celle de leurs consœurs américaines, danseuses derrière Ray Charles ou Marvin Gaye. Des jolis minois qui font toujours les belles heures des programmes de télévision nostalgiques. Bénévolement.

1967 Départ en tournée avec les Claudettes et ses musiciens.

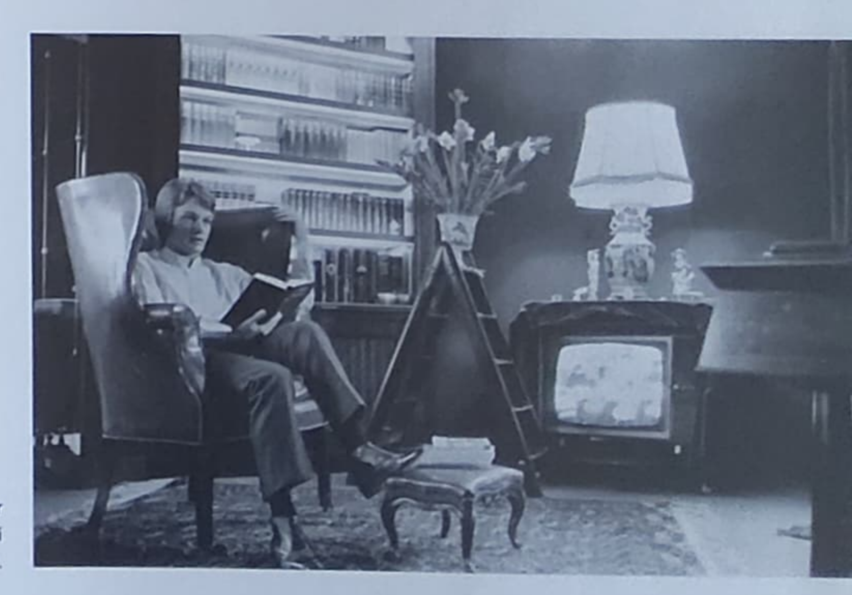


1966 Avec le photographe Jean-Marie Périer.



1966 Devant son moulin de Dannemois, dans l'Essonne.

Le moulin de Dannemois sera le domaine privé, l'endroit où réunir les amis, pour passer un moment de repos ou une nuit amoureuse avec une nouvelle conquête.



1968 Le chanteur chez lui à Dannemois.



Janet Woolcoot qui fût son unique épouse, le quittera pour Gilbert Bécaud en 1962. Ils divorceront en 1967.

Vers 1965
France Gall sur le plateau de l'émission télé « Vergiss Mich Nicht » en Allemagne.

Ses multiples histoires d'amour – France Gall, Sofia la Scandinave, Kathelyn à la fin de sa vie – en font un habitué de la presse à scandales.



25 mars 1966
Avec Françoise Hardy au concert de Hughes Aufray à l'Olympia.





8 décembre 1966 À la première à l'Olympia, avec Hugues Aufray et sa mère.



11 juin 1970 Isabelle Foret, la mère de ses deux enfants, à Dannemois.



Vers 1965 Sylvie Vartan, Claude François et Michèle Torr à Cannes.



24 décembre 1977 Avec Jodie Foster et Michel Drucker lors de l'émission TV "Les Rendez-vous du Dimanche" à Paris.



27 juin 1977
Avec sa dernière compagne Kathalyn Jones, dans le parc de sa propriété de Dannemois dans l'Essonne.



10 septembre 1977
Avec les Claudettes dans les jardins de l'hôtel Normandy à Deauville pour le tournage de l'émission de Michel Drucker, " Les rendez vous du dimanche ".

UN DRAME INSTANTANÉ

COMME POUR LE JOUR OÙ L'HOMME A MARCHÉ SUR LA LUNE OU POUR L'ÉLECTION DE FRANÇOIS MITTERRAND À LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE, TOUT LE MONDE SE SOUVIENT DU MOMENT OÙ IL A APPRIS LA MORT DE CLAUDE FRANÇOIS

PAR PASCAL BUSSY

C'était au début de l'après-midi du 11 mars 1978 ; à partir des flashs radio de 16 heures qui ont été les premiers à annoncer l'accident fatal, cela a été une véritable onde de choc, d'autant plus forte que la disparition de celui qui était un vrai héros des temps modernes était imprévisible…

« Claude François est mort ». Ces mots étaient insensés. Car Claude François ne pouvait pas mourir, il était par essence éternel. Ce jour-là, il est définitivement rentré dans la lumière, un constat qui ne s'est pas démenti depuis ; cette lumière qui l'a accompagné toute sa vie, depuis le soleil de l'Égypte de son enfance… Ce côté est fondamental chez lui car il y a dès ses premiers succès un élément très positif et énergique qui les sous-tend : *Marche tout droit, Comment fais-tu ?, Si j'avais un marteau, Si tu veux être heureux, La ferme du bonheur…*

La légende Claude François s'est installée très tôt. Pourtant, beaucoup de malentendus et de préjugés brouillent aujourd'hui son image, et il est souvent considéré comme un personnage ringard des années soixante-dix, au diapason des années Giscard – il avait d'ailleurs chanté pour le Noël de l'Élysée en décembre 1975 et le président l'avait accompagné au piano.

On sourit en se souvenant des tubes de la deuxième partie de sa carrière, de « Belinda » à « Je vais à Rio » en passant par l'incontournable « Alexandrie



Alexandra », devenus des musts de fêtes de mariage tout autant que des chansons culte des nuits gays. Mais tout cela est très réducteur et renvoie à l'intolérance de la critique et du public qui restent persuadés qu'il existe une chanson noble qui s'opposerait à une chanson vulgaire. Claude François avait-il raison quand il chantait en 1974 « Je suis le mal aimé » ?

Il est pourtant comme un personnage familier... Ses chansons sont proches de nous, un peu comme des bandes-son mi-réalistes mi-kitsch de nos vies. Dès le début des années soixante, sa réussite sociale, sa force de caractère, sa volonté d'arriver en haut de l'échelle, tout cela fascine, d'autant plus que l'ascension est allée très vite. Au printemps 1964, grâce aux bénéfices de ses quatre premiers super 45 tours (« Belles ! Belles ! Belles ! », « Marche tout droit », « Si tu veux être heureux » et surtout l'énorme succès « Si j'avais un marteau »), il fait l'acquisition des deux biens immobiliers qui seront les deux bases de sa géographie professionnelle et affective, l'appartement du 46 boulevard Exelmans dans le XVI° arrondissement de Paris qui sera son quartier général, et le moulin de Dannemois dans l'Essonne qui sera le domaine privé, le havre de paix, le lieu qui servira de retraite mais aussi d'endroit où réunir les amis, où il est possible d'aller en moins d'une heure depuis la capitale pour passer un moment de repos, une nuit amoureuse avec une nouvelle conquête, ou pour une session de travail décontracté avec un ou plusieurs collaborateurs, comme cette après-midi de 1967 qui vit avec Jacques Revaux et Gilles Thibaut la naissance de « Comme d'habitude » au bord de la piscine.



22 mai 1970 À la clinique hôpital du Roule à Neuilly, Claude François se remet lentement de son accident de voiture.

Jusqu'à sa mort, une succession d'évènements alimente la chronique. En mars 1970 il est victime d'un malaise et s'effondre sur scène à Marseille ; au mois de mai suivant il a un accident de voiture près d'Orange, se casse le nez et doit subir une rhinoplastie ; en juin 1973 un incendie ravage sa propriété de Dannemois ; en août 1975 l'hôtel Hilton de Londres où il réside est touché par une bombe des terroristes irlandais de l'IRA ; en septembre un mois plus tard, il descend de l'hélicoptère qui le transporte et l'appareil se crashe en reprenant son vol ; en juin 1977 il est poursuivi par des voyous qui tirent sur sa voiture... Tous ces épisodes, ajoutés à quelques agressions de fans, à ses mariages successifs, la danseuse Janet Woolcoot qu'il épouse en 1960, le mannequin Isabelle Forêt qu'il rencontre en 1967 et qui sera la mère de ses deux enfants, ses multiples histoires d'amour, France Gall, Sofia la Scandinave, Kathalyn à la fin de sa vie, en font un personnage de fait divers et un habitué de la presse à scandales.

Les naissances de ses deux enfants, Claude Junior le 8 juillet 1968 et Marc le 15 novembre 1969, sont d'abord cachées au public pour ne pas décevoir les fans qui doivent garder l'image d'un Claude François dégagé des contingences de la vraie vie. C'est une icône, il appartient de plus en plus à son public jusqu'à en devenir prisonnier. Il met sa vie



27 juin 1977 Claude François montre un impact de balle sur le pare-brise de l'automobile qu'il conduisait. Alors qu'il se rendait à sa résidence de campagne de Dannemois, le chanteur a été pris en chasse par un homme voulant attenter à sa vie.

en scène dans ses chansons, chante le quotidien (« Chaque jour c'est la même chose »), les ruptures et les séparations (« J'y pense et puis j'oublie », « Même si tu revenais », le larmoyant « Le téléphone pleure »), l'enfance et l'insouciance (« Sale bonhomme », « Le jouet extraordinaire »), la nostalgie (« Donna Donna », « C'est moi c'est moi »).

IL EXISTE UNE VÉRITABLE DRAMATURGIE dans ses chansons, avec des premières phrases qui posent le décor, comme dans « Les choses de la maison » : « Beaucoup de choses ont changé, tu sais ici, le chat ne mange plus depuis que tu es partie, au mur les photos semblent se cacher, partout chez moi je me sens comme un étranger… » Et même dans « Alexandrie Alexandra » : « Voiles sur les filles, barques sur le Nil… » Il sait que le premier couplet est décisif, chacune de ses chansons est comme une vignette immédiatement évocatrice.

Mieux que quiconque, il a compris le point de passage entre pop music et chanson de variétés, avec une formidable intuition de ce qui va marcher. Perfectionniste, il collabore dès ses débuts avec l'excellent ingénieur du son Roger Roche qui enregistrera quasiment tous ses disques. Il adopte le « mélangeur », un appareil qui lui permet de réaliser une balance instantanée. Businessman, c'est un précurseur du marketing moderne, il met sur pied son propre fan-club, fonde sa propre maison de disques, Flèche, pour mieux contrôler ses productions, utilise avec brio la radio et la télévision, sans parler des journaux qu'il lance, de l'agence de mannequins qu'il crée, du parfum qu'il commercialise. Obsessionnel de la perfection, il contrôle tout et tyrannise ses musiciens. Star-objet vieillissante, il serait âgé de plus de soixante-dix ans aujourd'hui et il ne l'aurait sans doute pas supporté…

Qu'importe. Même à titre posthume, les multiples rééditions et anthologies de ses chansons se vendent toujours aussi bien, et aujourd'hui Claude François ne connaît toujours pas la crise du disque ! Quant à la quinzaine de ses sosies qui sont en activité et qui le font revivre auprès d'un public d'invétérés fétichistes un peu partout en France, ils entretiennent le mythe, et participent un peu aussi sans doute à sa réhabilitation. ★

En 1969



10 mai 1969
Avec Johnny Hallyday
à Europe 1.



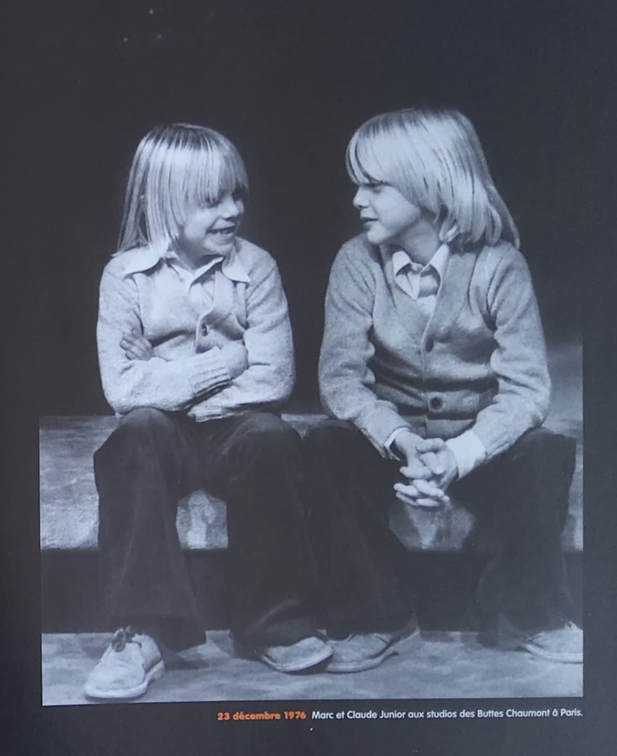
21 juillet 1970 À Cannes, entouré de fans.



1970 Chez lui, avec son fils.



11 juin 1970 Tenant dans ses bras Claude Junior, dit Coco, dans le jardin à Dannemois.



23 décembre 1976 Marc et Claude Junior aux studios des Buttes Chaumont à Paris.

19 juillet 1972
À Cannes avec
son fils Claude
et sa femme
Isabelle.



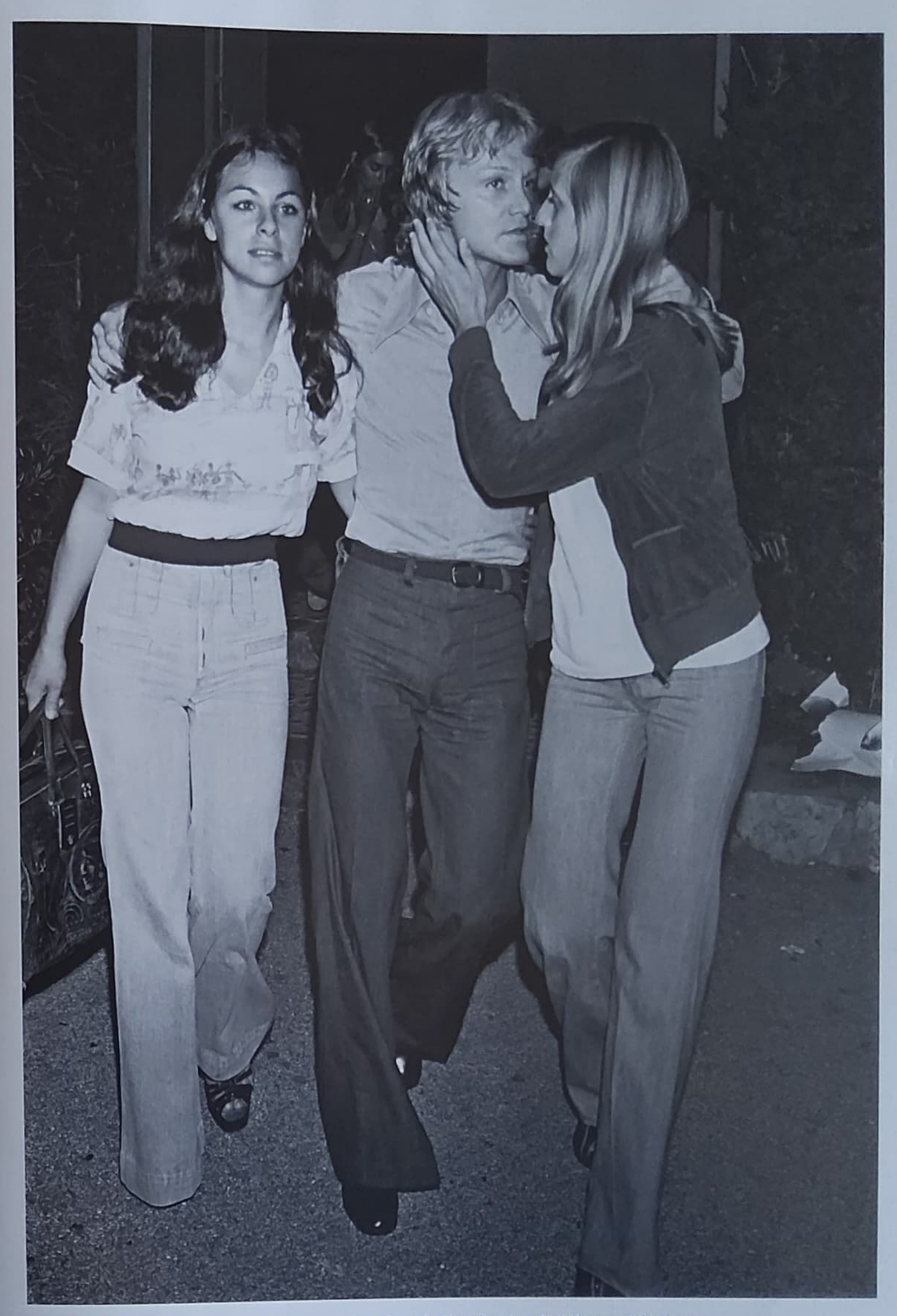
21 mai 1974 Dans les locaux du magazine *Podium*.



Podium, mars 1974
Très appréciées, les aventures de Favinette.

LA CRÉATION DE *PODIUM*
UN PATRON DE PRESSE PAS COMME LES AUTRES

Une des plus grandes aventures de presse des années 1970 est née d'une frustration : las de ne pas être plus présent dans les pages de *Salut les copains*, l'institution crée par Frank Ténot et Daniel Filipacchi en 1962, Claude François jette son dévolu en 1972 sur *Podium*, une discrète publication toulousaine. La nuit même de sa rencontre avec son rédacteur en chef Michel Lafon, Claude François décide de racheter le titre. Quelques semaines plus tard, la rédaction dirigée par Lafon et, composée, entre autres, de Christian Morin, André Torrent et Gérard Louvin, investit l'étage supérieur des locaux du boulevard Exelmans, qui hébergent déjà l'agence de mannequins, les laboratoires de parfum et le label Flèche du chanteur. En homme de marketing avisé, Claude François s'inspire de la maquette pop et avant-gardiste du magazine américain *Tiger Beat* et dissémine dans sa publication un grand nombre de pages consacrées aux potins, des séances de photos exclusives (Gérard Lenorman à Tombouctou !), des rubriques courrier du cœur dominées par la sexualité adolescente, et même un gadget sous la forme d'autocollants et de décalcomanies. Surtout, il crée une mini-révolution en invitant ses fans à donner leur avis sur le sommaire en amont de la sortie du magazine. Du jamais vu ! Le premier numéro de *Podium* édité par Claude François paraît en octobre 1972, date à laquelle il déclare : « *Un journal, ça se fabrique comme un tour de chant et c'est excitant à faire. Mon seul désir est d'apporter aux filles de quatorze à vingt ans un nouveau moyen de s'identifier. De même, qu'elles se retrouvent dans mes chansons, j'aimerais qu'elles se retrouvent dans Podium* ». Un an après sa sortie, *Podium* fidélise 200 000 lecteurs mensuels, puis dépassera bientôt les 500 000, faisant du magazine le numéro un de la presse jeune de l'époque, en plus d'un formidable objet d'autopromotion pour Claude François. L'aventure *Podium* durera jusqu'en janvier 1993, en survivant tant bien que mal à la disparition de son mécène charismatique.



29 août 1975 Claude François se laisse embrasser par l'une de ses fans lors d'une tournée à Nice avec Sylvie Vartan.



1962 Hubert Wayaffe, Christine Delaroche, Monty et Claude François à Europe 1 pendant l'émission « Salut Les Copains ».



11 janvier 1968 Interview de Michel Polnareff pendant l'émission « Spettacolo ».



16 avril 1969 Claude François chante « Belles ! Belles ! Belles ! » avec Alain Bashung, accompagnés par l'orchestre de Raymond Lefèvre. Guy Lux chante quelques refrains, ainsi que Bruno Coquatrix, Mylène Demongeot et le public.



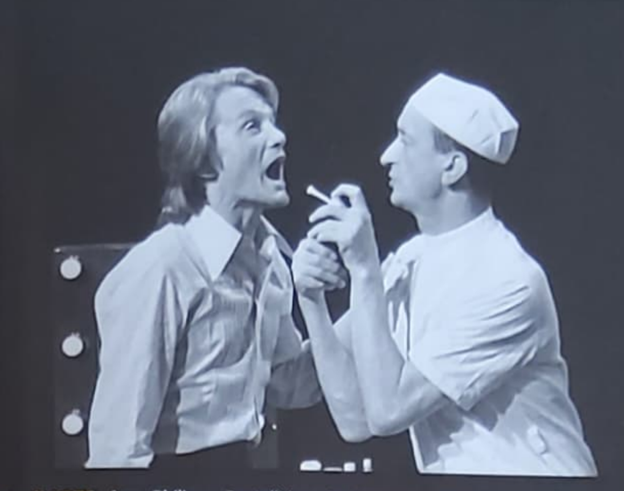
18 mai 1970 Claude François félicite Patrick Topaloff à sa première à l'Olympia.



29 avril 1970 Philippe Bouvard le reçoit avec Charles Aznavour à RTL.



Avril 1972 Michel Drucker, encore journaliste sportif, le reçoit à la télévision.



Avril 1972 Avec Philippe Castelli lors de l'enregistrement d'une émission aux studios de Joinville.



20 janvier 1973 Avec Paul Préboist. Ils chantent « Avec l'ami bidasse » dans l'émission télévisée « Top à Claude François » produite par les Carpentier aux studios des Buttes Chaumont à Paris.



14 février 1973 Sheila est félicitée par Claude François à l'occasion de son mariage avec Ringo Willy Cat.



16 octobre 1976 Une pléiade de vedettes pour la dernière de l'émission télévisée « Samedi est à vous » : Claude François, Sheila, Pierre Perret, Line Renaud, Dalida, Gerard Lenorman, Guy Lux, Roger Lago et le présentateur Bernard Golay.



1966 En prince charmant pour la télévision.

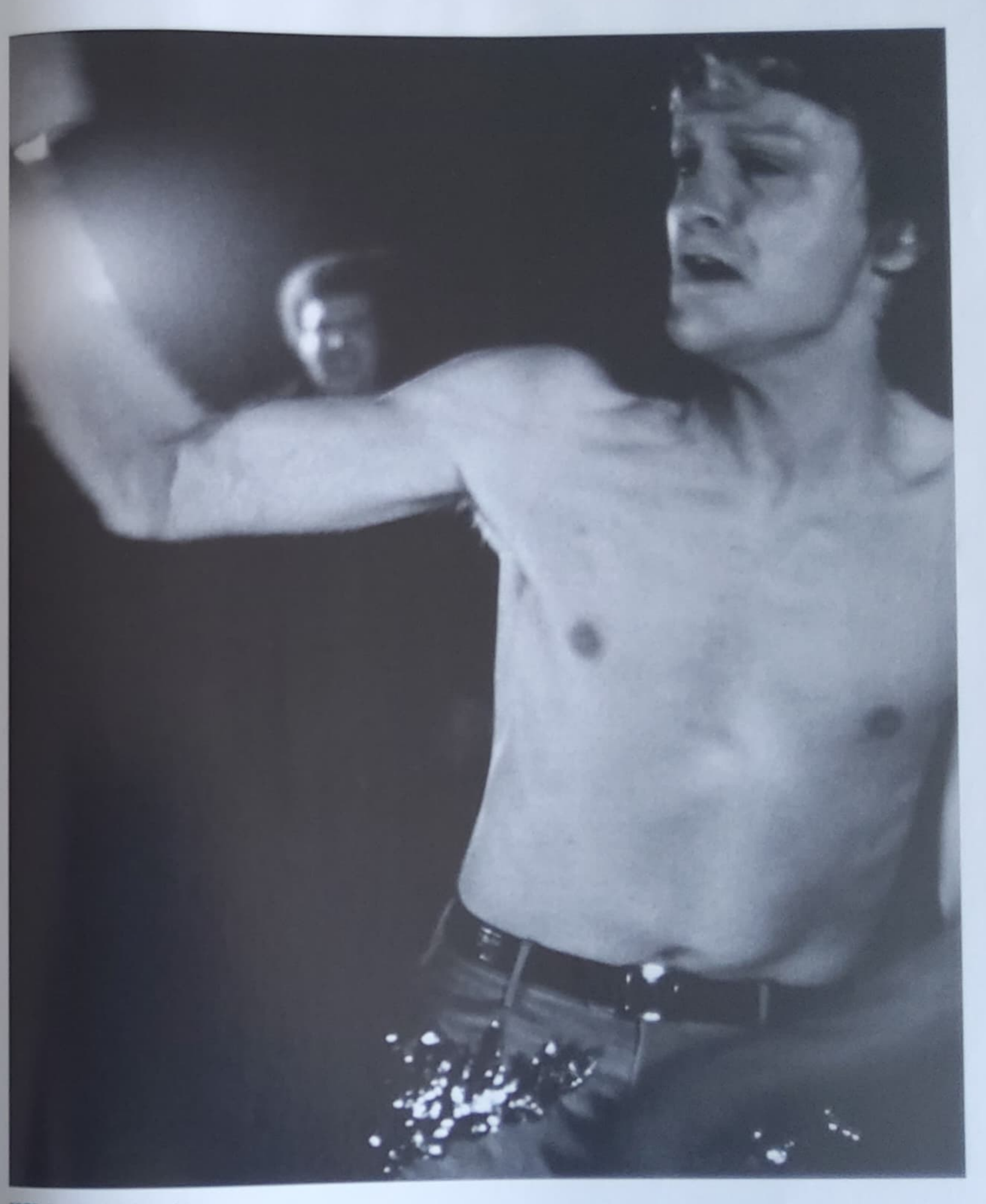


Janvier 2004 Benoit Poelvoorde, Kathalyn Jones, Michel Drucker, Claude François Jr, Isabelle Foret et Marc François sur le plateau de l'émission « Vivement Dimanche », à l'occasion de la sortie du film « Podium ».

Décembre 1975 Noël à l'Elysée avec le président Valéry Giscard d'Estaing.



19 décembre 1970
Claude François fête son nouveau disque en compagnie des crocodiles de Karah Kavak, du cirque Amar.



1973 Sur scène à Toulon en France.

LE PRINCE ARABE

L'INGÉNIEUR DU SON DE CLAUDE FRANÇOIS ÉTAIT AUSSI UN DE SES MEILLEURS AMIS. IL SE SOUVIENT AVEC ÉMOTION DES HEURES PASSÉES EN SA PRÉSENCE

PAR BERNARD ESTARDY

J'ai rencontré Claude François par l'intermédiaire de son directeur artistique Jean-Pierre Bourtayre. Il avait entendu mes disques à la radio, il trouvait ça sympa. Il a dit : « Je vais essayer avec Estardy, on verra ce que ça donne. » Il a apporté la bande de « Lundi au soleil ». On l'a mixée, il était content et on ne s'est plus arrêté. L'histoire a commencé comme ça, et elle a duré vingt-cinq ans.

Claude est le meilleur ami que j'ai jamais eu et c'est le seul pour qui j'ai vraiment pleuré à sa mort. Je le fréquentais beaucoup. On allait au restaurant ensemble, je m'occupais de beaucoup de choses – de ses journaux, des chansons à venir. On était passionné de cinéma l'un et l'autre donc on allait souvent au Moulin se faire des projections de films. J'étais très intime avec lui. J'ai des lettres qu'une femme ne m'aurait jamais écrites, des choses qui montraient que c'était vraiment le prince arabe.



« Il avait la réputation d'être très perfectionniste, mais ce n'était pas vrai. »

J'ai une anecdote extraordinaire qui montre son côté généreux. Claude avait l'habitude d'arriver toujours en retard, tout le monde le sait. Une heure, deux heures – quand il venait… Je lui ai dit un jour : « Si tu es à l'heure en séance, je te fais 20%. Tout le temps. » C'était un vendredi soir, vers 20h. Je vais dîner et je reviens au studio. Il était 21h02. Claude était là. Il me fait : « Alors…? » Il n'est plus jamais arrivé à l'heure et je ne lui ai pas fait 20% !

Les séances d'enregistrement se passaient toujours très mal… et se finissaient en général très bien. Claude n'était jamais là. Il n'était jamais à l'heure, donc il ne venait jamais au studio pour les séances. Les rythmiques faisaient un peu n'importe quoi. Il avait la réputation d'être très perfectionniste, mais ce n'était pas vrai. Sa devise était : « Je prends mon arrangeur préféré, il me coûte une fortune, il ne fait pas ce que je veux, mais il me porte chance. » Voilà le perfectionniste qu'était Claude. Les séances se faisaient toujours dans un bordel indescriptible. Les rythmiques étaient faites dans mon studio, ensuite des morceaux étaient refaits en Angleterre, on rajoutait des chœurs… Claude avait un grand tableau noir sur lequel il marquait ce qui devait être fait. Ce tableau était très beau, on aurait dit une peinture. Il inscrivait : « Il faut enregistrer des tierces, il faut rajouter des trompettes, des flûtes. » Jamais une séance d'enregistrement ne s'est passée normalement du début à la fin. Sauf un titre : « Une chanson populaire. » C'est le seul qui soit resté dans sa genèse. « Le téléphone pleure » a été ralenti d'un ton, rien n'était jamais au tempo d'origine.

CLAUDE FRANÇOIS AVAIT DES EXIGENCES particulières : au niveau de la prise de son de sa voix, il avait besoin d'un ampli de plus de 100 watts pour le casque – un ampli de casque fait généralement entre 1 et 2 watts… Moralité : quand on envoyait la musique dans l'unique oreillette qu'il portait, c'était tellement fort qu'il se mettait à hurler. Il voulait le pied de grosse claire, la caisse claire et le piano. À la fin, j'avais trouvé le système d'envoyer dans le casque ce qu'il voulait et dans les haut-parleurs autour de lui les violons, les pianos – tous les instruments harmonique. Comme ça, il était parfaitement à l'aise.

J'ai encore un casque qui traîne où on voit l'empreinte de Claude incrustée dans le casque tellement il chauffait. Il l'a lâché en criant, il s'est brûlé avec. Claude n'assistait jamais au montage de ses voix. Jamais. Il nous faisait confiance, à Bourtayre et moi-même. Il nous disait : « Attention, si vous vous gourez, je vous retrouve au tournant. Je l'écouterais à la radio, gare à vous si ça ne me plait pas. » Il ne venait au studio que pour chanter. Il se défonçait pendant vingt minutes, engueulait tout le monde, il mettait de la nervosité pour faire monter la pression et alignait les prises sans s'arrêter, et après il s'en allait. »

J'explique le prolongement de la carrière de Claude par le fait qu'il était un rythmicien hors pair. Il plaçait les mots comme un chanteur américain. Il y a des versions adaptées qui sont mieux que les originaux – je pense à « Toi et le soleil ». C'est donc normal que ça reste puisqu'aujourd'hui l'époque est au rythme, au tempo, à la rigueur. Il était un as en la matière, le meilleur de tous. Vocalement, c'était

1977 **Dans la cave de son moulin de Dannemois.**



toujours très tendu, mais parfaitement en place. Les mots avaient leurs sens et leur valeur *rythmique*.

Mes chansons préférées sont celles qui ont le mieux marché ! J'en ai trois : « 17 ans » parce qu'il y a une émotion extraordinaire, « Le téléphone pleure » parce qu'il s'en est vendu 2 millions, et surtout la dernière, juste avant sa mort, « Alexandrie Alexandra ». Je n'ai jamais vu quelqu'un se défoncer derrière un micro que Claude avec cette chanson-là.

J'AI APPRIS SA DISPARITION un samedi. J'étais dans mon studio, à ma table de mixage, avec Richard Anthony. On faisait un mixage, et je branchais toujours un poste de radio avec une petite prise pour contrôler la qualité du mixage quand le morceau passerait à la radio. Quand j'ai eu fini, j'ai ôté la prise et la radio s'est remise en route, et j'ai entendu que Claude était mort. J'ai tout arrêté, j'ai foncé Boulevard Exelmans, et vous connaissez la suite.

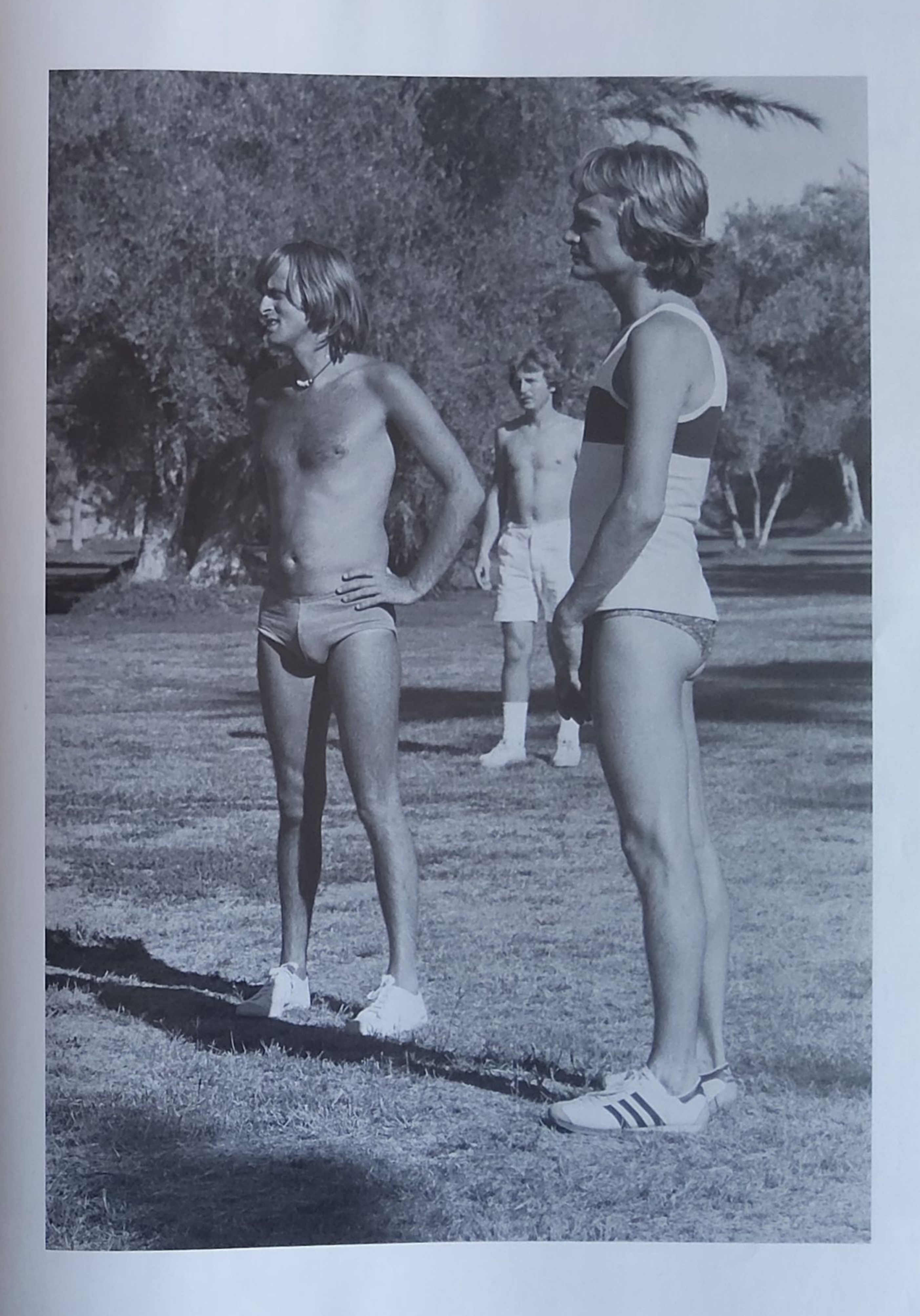
Claude avait toujours en lui l'idée de la mort. On en a longuement discuté. La preuve en est que le sigle de son entreprise était un éclair – et il est mort d'un éclair électrique. Il avait, au fond de lui, peur de la mort, mais il est parti au bon moment. Au moment où il était le plus beau. Il n'aurait pas pu continuer comme ça. Il serait tombé, comme tout le monde. C'est bien qu'il soit parti à ce moment-là : il a atteint son seuil d'éternité.

Surnommé « Le Baron », Bernard Estardy a commencé à jouer de l'orgue Hammond avant de devenir producteur, arrangeur et ingénieur du son. Il a accompagné les carrières de chanteurs comme Nino Ferrer, Gérard Manset et Claude François. Il est décédé en 2006.



Mai 1977 Lors d'une partie de foot à Marrakech, au Maroc.

9 Mai1977
Avec Dave lors
des Olympiades d'Europe 1
à Marrakech.



LES ANNÉES DISCO
L'APOGÉE DE LA FRENCH TOUCH

« Il n'y a jamais eu de révolution musicale française. Je voulais vous avertir qu'elle existe aujourd'hui dans le monde entier. Ca s'appelle le disco, et en Amérique, quand on passe du disco, on précise qu'il s'agit de french disco. On avait le vin, le fromage. Aujourd'hui, on a le disco. ». Le 26 novembre 1977, Claude François décrit aux téléspectateurs de l'émission *Numéro un* le nouveau phénomène musical qui fait fureur outre-Atlantique. Sans doute influencé par les récents hits de Cerrone, Patrick Juvet et Sheila, et de la même manière qu'il avait recyclé avec succès les tubes de la Motown dans les années 1960, Claude François se lance à son tour dans le tourbillon disco. En mai 1977, « Je vais à Rio », une reprise en français de « I Go To Rio » de Peter Allen, avait triomphé sur les ondes et dans les hit-parades. Entouré du parolier Étienne Roda-Gil, du compositeur Jean-Pierre Bourtayre, de Toto Cutogno, Eddy Marnay et de Bernard Estardy, l'ingénieur du son du studio CBE, Claude François enregistre en septembre l'album *Disco*, une série de titres taillés sur mesure pour les tempos frénétiques du disco. « Magnolias For Ever », chantée sur un texte de Roda-Gil dont Claude François peinera à saisir toutes les nuances, paraît en novembre 1977 et remporte dès sa sortie un succès fulgurant. Elle sera suivie par « Alexandrie, Alexandra », et sa rythmique implacable fortement inspirée par « Going Back to My Roots », composée par Lamont Dozier pour le groupe Odyssey. Non sans une cruelle ironie, *Disco* sera l'ultime album de Claude François, et sa parution précède de quelques mois la mort du genre.



3 février 1978 En concert à Tours en France.

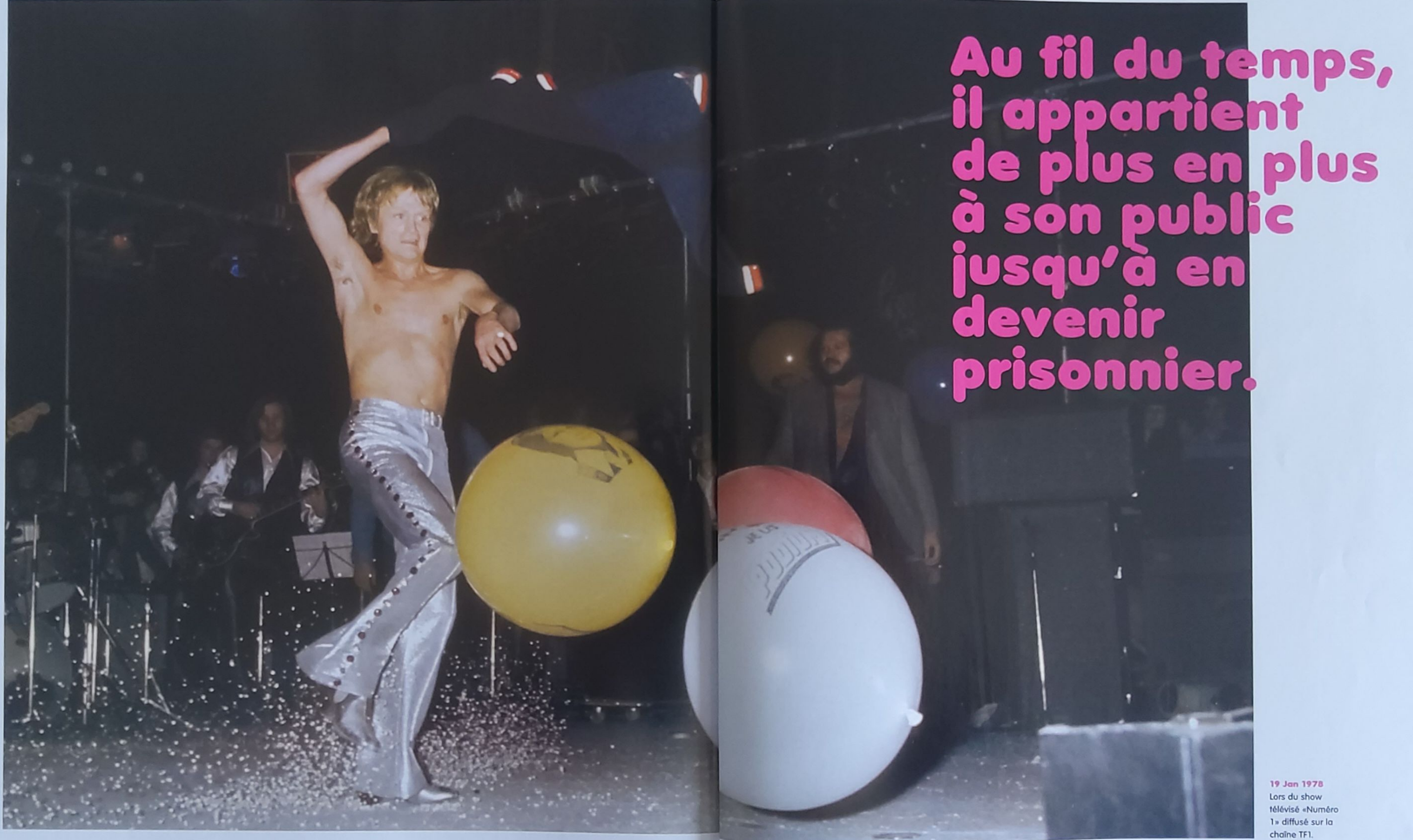




1977 Lors d'un concert à Fréjus.



26 juillet 1977
Sur scène
à Juan-les-Pins en France.



Au fil du temps, il appartient de plus en plus à son public jusqu'à en devenir prisonnier.

19 Jan 1978
Lors du show télévisé «Numéro 1» diffusé sur la chaîne TF1.



Mars 1978 Trois jours avant sa mort, Claude François enregistre quatre titres au studio de la BBC situé à Leysin en Suisse.

« Claude avait toujours en lui l'idée de la mort »

BERNARD ESTARDY

26 juilliet 1977
Sur scène
à Juan-les-Pins en France.



LA MORT DE L'IDOLE UN CHOC NATIONAL

De retour dans son appartement du boulevard Exelmans au lendemain d'un tournage en Suisse pour les besoins d'une émission de la BBC, Claude François se réveille le 11 mars 1978 aux alentours de 13 heures. Il s'apprête à passer une nouvelle journée chargée : l'enregistrement des *Rendez-vous du dimanche*, en compagnie de Michel Drucker et de Sylvie Vartan, est prévu dans l'après-midi aux studios de la SFP. Dans la cuisine, sa compagne Kathalyn et son attachée de presse Marie-Thérèse Dehaeze préparent le petit-déjeuner. Dehors, le soleil brille et, comme d'habitude, plusieurs dizaines de fans attendent leur idole à l'entrée de l'immeuble. En retard, Claude François s'installe dans sa baignoire vers 14 heures. Peu de temps après, il remarque qu'une applique électrique située au-dessus de sa tête n'est pas droite. En éternel perfectionniste, il décide de la réajuster. Un effroyable cri de douleur traverse alors l'appartement, immédiatement suivi d'un bruit de chute. Kathalyn et Marie-Thérèse Dehaeze se précipitent dans la salle de bains et découvrent le corps de Claude François secoué de convulsions, les deux doigts encore soudés à l'applique. Sa compagne tente le bouche-à-bouche sans le moindre succès, puis les pompiers arrivent. Comme par miracle, le cœur du chanteur se remet à battre, mais l'espoir est de courte durée. Un arrêt cardiaque suivi d'une embolie pulmonaire emporte définitivement Claude François à l'âge de 39 ans. Il sera inhumé le 15 mars 1978 au cimetière de Dannemois, à quelques pas de son moulin. Le même jour voit la sortie du 45 tours posthume « Alexandrie Alexandra », radieux postscriptum discographique de la carrière d'une des plus grandes légendes de la variété française.



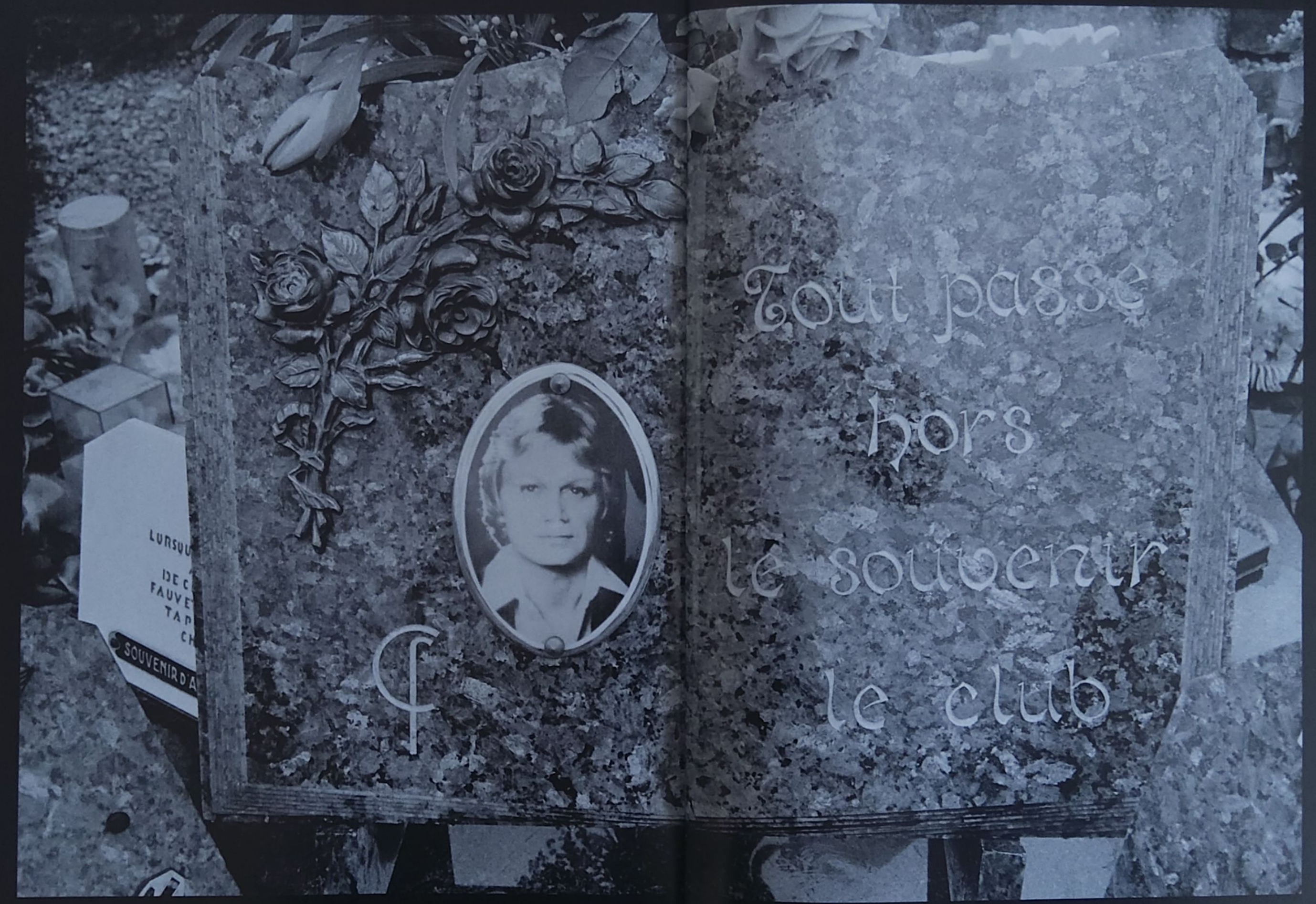
15 mars 1978 Les obsèques de Claude François : le cercueil arrive à l'église Notre Dame d'Auteuil à Paris avant son inhumation au petit cimetière de Dannemois.



Vue extérieure de l'appartement de Claude François au Boulevard Exelmans dans le 16e arrondissement.



15 mars 1978
Hommage de la foule
lors de ses funérailles.



24 février 1979
Une plaque est déposée sur la tombe par son fan club : « Tout passe, hors le souvenir ».



5 septembre 1976 Claude François avec ses Claudettes.



On repeint
la musique
france
bleu
votre émission **sur la chanson**
chaque samedi et dimanche
à 14h et à 22h
vu d'ici
francebleu.fr

GĒNĒRATION CLOCLO

Sortie le 12 Mars 2012



COFFRET COLLECTOR
50 ans de succès !
LE MEILLEUR DE CLAUDE FRANÇOIS

1 DVD de 24 tubes : ses plus grands moments télé
MAGNOLIAS FOR EVER
BELLES BELLES BELLES
LE TÉLÉPHONE PLEURE
JE VAIS À RIO • Y'A LE PRINTEMPS QUI CHANTE • LE MAL-AIMÉ…

+ 1 CD du concert mythique de 1974 à Paris

+ 1 LIVRE de 48 pages avec photos et 80 témoignages de personnalités

GĒNĒRATION CLOCLO

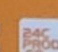
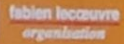
GĒNĒRATION CLOCLO

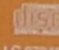
DVD DE SES PLUS GRANDS MOMENTS TÉLÉ

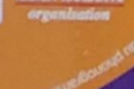
CONCERT DE DÉCEMBRE 1974 À PARIS









LC 07340 · 279 655 5













